

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 24

Artikel: Ein reing dè pareint
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Flandres, les ouvrières chantent, pendant leur délicat travail, des chansons flamandes, désignées sous le nom de *tellingen*, qui leur servaient jadis à compter le nombre des mailles faites dans un certain laps de temps.

Pendant le temps nécessaire à la récitation d'un vers, la dentellière faisait une maille et la maintenait par une épingle. Le nombre des vers débités déterminait ainsi le nombre des mailles ou des épingles. Dans les écoles de fileuses, les *tellingen* étaient pareillement chantées pour régler les divers mouvements du rouet. C'étaient des sortes de complaintes, des chansons à répétition, composées de fragments de thèmes populaires. La chanson des fileuses de Payerne, dont voici quelques couplets, en donne un charmant exemple :

Ainsi que moi, filait jadis
La reine Berthe, en ce pays... je file.
Par nos rouets, par nos chansons,
Les jours d'hiver nous abrégéons.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

Quand ma voisine, sur le soir,
Avec sa nièce vient nous voir... je file.
Autour du feu nous nous rangeons,
Et toutes quatre nous chantons.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

En filant on peut bien causer,
Mais du prochain ne faut glosier... je file.
Quand de médire on fait métier,
Le fil devient rude et grossier.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

Filez, filez, mes chers enfants!
Filez d'accord, filez longtemps... je file.
Filez pour nous et nous pour vous:
C'est bien le destin le plus doux.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

Une des plus anciennes chansons que l'on connaisse est celle des meuniers. Les meuniers ont toujours passé, d'ailleurs, pour de beaux parleurs, et, à plus forte raison, pour des chanteurs experts. Cette chanson rappelle leurs occupations en y mêlant une légende, celle d'une fille mariée malgré elle :

Pilons, pilons l'orge
Pilons l'orge, pilons là...
Mon père m'y maria
Pilons l'orge, pilons-là,
A un vilain m'y donna...

Et l'aventure de la fille malheureuse se poursuit en un nombre infini de couplets, interrompu sans cesse par une sorte d'imitation du bruit du travail.

Les chansons des vigneron, comme s'ils étaient égayés par avance, malgré leurs peines, par le vin, sont presque toujours joyeuses, au contraire. Dieu sait s'ils ont trouvé mille façons de célébrer la vigne. Une des plus célèbres énumère toutes les opérations par lesquelles passe cette vigne, espoir de tant de travailleurs ! On la montre de « plante en pouss », de « pouss en fleur », de « fleur en graine », puis en « vert », en

« mûr », en « coupe », en « cuve », en « tonne », en « bouche ».

« A Lavaux, nous dit M. Vulliemin, les effeuilles et les vendanges se faisaient au milieu des chants. Les chanteurs s'entre-répondaient. Telle chanson rustique, commencée près de Lausanne, se redisait de vigne en vigne, et de refrain en refrain jusqu'à Vevey.

Les marins ont aussi leurs chansons. Il en est une qui est devenue légendaire; dans sa naïveté, elle n'est pas sans grâce :

Nous sommes bons pilotes

Qui conduisons au port;
Nous connaissons les côtes
Et l'étoile du Nord.

Et arrive ce refrain d'une amusante crânerie :

Pour bien aimer
Faut être homme de mer,
Les matelots
Aim' au milieu des flots!

Il n'y a plus de *savetiers*, nous dit Jean Frollo du *Petit Parisien*, auquel nous avons emprunté plusieurs détails sur ce qui concerne les chansons des ouvriers en France; le moindre teneur d'échoppe s'intitule *cordonnier* et prendrait la première désignation pour une insulte. Autrefois, les savetiers s'enorgueillissaient de leurs titres. Ils avaient une procession annuelle qui était très pompeuse, et ce jour-là ils chantaient un refrain qui célébrait leur métier, qui le mettait hors de pair, et terminait ainsi :

Place à messieurs de la savaterie !

Bref, tous ceux qui ont manié un petit outil ont chanté, et leurs peines leur paraissaient plus légère.

La Croix-d'Ouchy.

« Il y a bien longtemps que nous sollicitons, de la Compagnie du funiculaire, l'installation d'une station, nous disait l'autre jour un habitant de la Croix-d'Ouchy, en dégustant avec nous une bouteille d'excellent vin rouge de Saint-Saphorin, sur la terrasse ombragée d'un établissement bien connu des Lausannois. L'arrêt des Jordils n'est pas éloigné c'est vrai, mais il ne répond guère à nos désirs, très légitimes. Nous sommes appuyés, dans nos revendications, par les habitants du boulevard Industriel et du boulevard de Grancy, où devrait être établie la station correspondante, que justifie d'ailleurs le développement constant de ces quartiers. Il paraît cependant que cela ne suffit pas, car rien ne nous fait prévoir la réalisation prochaine de nos vœux. »

Tandis que nous causions, le ciel s'était couvert. Sur la route, un vent violent soulevait des nuages de poussière et, déjà, de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber.

Et chacun de déguerpir. Plusieurs consommateurs se pressèrent du côté du funiculaire, pestant de devoir redescendre jusqu'aux Jordils.

— Vous voyez, me dit mon interlocuteur, n'ai-je pas raison ? Entrez un moment, en attendant que l'orage cesse. Nous voulons vous prouver que si l'on ne nous accorde guère les petites faveurs que nous demandons, nous n'en sommes pas moins de bons citoyens... Que dites-vous de cela ?... Je suis sûr que vous ne l'avez pas vu, et vous n'êtes pas le seul.

Il me tendit une photographie représentant un élégant arc-de-triomphe. Quatre pieds massifs, en verdure, surmontés de vases dans lesquels de magnifiques plantes d'ornement étaient leur somptueux feuillage, étaient reliés par des guirlandes relevées au centre en forme de dais. Au sommet, une croix fédérale, en lierre, à laquelle était suspendue une corbeille de fleurs. De chaque côté de la route, des mâts enguirlandés, reliés à l'arc principal par des guirlandes, et dessinant deux portiques plus petits.

L'ensemble était très artistique et devait produire un bel effet.

— Mais qu'est-ce que cela ? demandai-je.

C'est tout simplement l'arc-de-triomphe élevé par les habitants de la Croix-d'Ouchy, à l'occasion des fêtes universitaires. Il nous a bien fallu le faire photographier, pour qu'on y croie. Le temps était si mauvais le mardi, jour de la course à Montreux et de la soirée vénitienne, que bien peu de personnes ont pu apprécier notre travail.

— C'est en effet bien regrettable, répondis-je, car votre arc-de-triomphe est, sans contredit, l'un des plus beaux motifs de décoration de nos dernières fêtes.

— Eh bien, me fit-il en souriant, ne méritons-nous pas une compensation ?

— Sans doute, et bien que ce ne soit pas précisément à la compagnie du Lausanne-Ouchy de récompenser votre patriotisme, espérons néanmoins qu'elle voudra bien donner le bon exemple. Vos vœux sont du reste ceux des nombreux Lausannois qui apprécient les délicieuses promenades, dont la Croix-d'Ouchy est le centre.

— Puisse la Compagnie vous entendre ! me dit mon interlocuteur, en me serrant la main.

Ein reing dé pareint.

On gaillà qu'est z'u l'autro dzo pè Mordze po l'einterrà d'on cousin germain qu'étai moo, tràovè à la gâra, ein sailles-seint dão trein, on autre cousin, que l'atteindâi, et n'ont pas pu sè derè : atsi-vo ! sein allâ partadzi on demi. Tot ein bévesseint on verro, l'ont dévezâ dão

moo, qu'êtai on bin dzeinti coo, et tro-
vavont ti dou que l'êtai bin dè regrettâ.

Lo gaillâ qu'arrevâvè pè lo trein, étai
venu avoué sè z'haillons dè grisette et
son tsapé dè paille, et quand ve l'autro
tot vetu ein nâi et avoué on grand tsapé,
lâi fâ :

— Por mè su venu sein férè tant d'his-
toirès, kâ su mau à me n'êse avoué mon
tsapé dè coumenion et mè z'haillons dè
noce.

— Portant, lâi repond son cousin,
quand on va à ne n'einterra ein reing dè
pareint, l'est pe convenablio dè se veti
ein nâi et dè metfrè lo grand tsapé.

— Acque! se lâi fâ l'autro, vo z'autrès
dzeins dè pè la vela, vo z'êtes bin drôlo;
et mè ye dio que se faut tant dè manâ-
rès et dè complimeints, n'ia pemin dè
plisé d'allâ à ne n'einterrâ !

POMPON.

PAR J. BARANCY.

(FIN)

Plusieurs mois plus tard seulement, l'idée
me vint de retourner à la chaumine.

Les deux pommiers dont les branches ef-
fleurait son toit étaient maintenant cou-
verts de feuilles délicates, car avril naissait
à peine et, assise sur le seuil de la porte
ouverte au doux soleil printanier, une jeune
fille de dix-sept à dix-huit ans, très pauvre-
ment vêtue, cousait d'un air mélancolique.

A mon approche, elle leva la tête et ses
yeux bleus m'interrogèrent.

— Je voulais en passant, lui dis-je, savoir
des nouvelles du père Narcisse et de sa
femme. Ne pourrais-je les voir ?

— Ma grand'mère est à la ville, répondit-
elle d'une voix harmonieusement timbrée;
quant à mon pauvre grand-père, il est mort
depuis trois mois.

Le vieil infirme était mort ! Soudain les
paroles de Lâide m'eurent en mémoire :

« Si Pompon ne rentrait plus, il mourrait
d'ennui... »

Et le petit frisson d'autrefois me courut
encore sur la chair.

— De quoi est mort votre grand-père ? de-
mandai-je à la jeune fille.

— Il était très vieux, dit-elle, et n'avait
plus, le pauvre, tout son esprit à lui. Il est
mort d'ennui parce que... peut-être ne le
croirez-vous pas et c'est vrai pourtant !
parce que... Pompon, un chat auquel il te-
nait beaucoup, a quitté le logis et n'est
plus revenu. Que voulez-vous ? On aurait
cru un petit enfant pour l'entendement.
N'empêche que nous avons un gros chagrin,
allez !

Du revers de sa main, elle essuya deux
larmes qui glissaient sur ses joues.

— Entrez, monsieur, reprit-elle, ma grand'-
mère sera bientôt là.

J'aurais bien voulu rester quelques ins-
tants de plus avec cette charmante fille,
dont les yeux clairs, souriants en dépit de
sa tristesse, donnaient un charme étrange
à son visage hâlé de petite paysanne, mais
l'idée de revoir Lâide mettait un vague effroi
au fond de mon âme, comme si, réellement,
j'eusse été la seule cause de son deuil.

Je la quittai donc et elle ne me retint pas,
mais elle me suivit des yeux, car, en me
retournant, je l'aperçus, baissant brusque-
ment la tête sur son ouvrage et je contem-
plai une minute son gracieux profil incliné.

Il se passa bien ensuite six semaines sans
que je fusse à même de quitter l'auberge ;
mais dans cet intervalle je questionnai quel-
ques personnes sur les habitants de la
chaumine, et j'appris ainsi que Lâide Verlet
se trouvait dans la misère depuis la mort
de son mari, parce qu'on lui avait supprimé
la modeste pension dont il bénéficiait. Main-
tenant, elle n'arrivait plus à subvenir à ses
besoins et sa petite-fille Germaine allait être
forcée de se placer comme servante. Que
deviendrait alors la pauvre aînée, à son âge,
isolée dans cette campagne ? Encore fallait-il
que Germaine trouvât une place avant la
Notre-Dame d'août, chose peu probable.

Sans trop savoir pourquoi, je me montrai
dès lors nerveux et inquiet et je me surpris
m'accusant de leur sort précaire.

Je cherchais bien à me persuader qu'elles
ne pouvaient y échapper, le vieux Narcisse
étant depuis longtemps condamné par son
infirmité, mais j'eus beau faire, je pensais
toujours à Lâide ainsi qu'à Germaine, à
Germaine surtout dont le joli visage me sui-
vait jusque dans mes rêves, et cela me fai-
sait grande pitié de savoir qu'elle souffrait,
si bien que, n'y tenant plus, je demandai un
jour à mon père s'il ne la voudrait pas
comme servante à l'auberge, lui affirmant
qu'on la disait sage et travailleuse autant
que jolie.

Mais mon père refusa, alléguant que ce
qu'il fallait à l'auberge, c'était une bonne
grosse maman et non pas une jeune et jolie
fille.

Cette réponse me peina beaucoup et, le
tantôt, mû par je ne sais quel sentiment, je
me rendis à la chaumine où, cette fois, je
rencontrai Lâide.

Elle me reconnut très bien et, Germaine
lui ayant fait part de ma précédente visite,
elle me remercia et m'e raconta ses peines
comme à un ami.

Bien qu'elle ne m'en priât pas, je lui pro-
mis de m'occuper d'elles. Mon père con-
naissait beaucoup de gens et nous trouvâ-
rions bien quelque bonne âme compatissante
à leur misère.

Enfin, je les réconfortai de mon mieux et
les laissai moins chagrines.

Huit jours après, je leur fis une nouvelle
visite, puis encore le semaine suivante.

Elles étaient de plus en plus pauvres et
attendaient avec une impatience quasi fébrile
la louée des domestiques.

— Ah ? murmura parfois Lâide, en arri-
vant à remercier son mari plus encore pour
ses modiques ressources que pour lui-même,
ah ! si Pompon n'était pas parti ! L'ingrat
Pompon !

Hélas ! n'était ce pas moi qu'elle aurait dû
accuser ? N'étais-je pas la cause indirecte
de leur détresse ?

Oui, certes, et j'éprouvais une joie à me
le répéter parce que, ayant causé le mal, je
devais maintenant y remédier, et je ne voyais
qu'un moyen d'atteindre mon but,
moyen qui faisait battre mon cœur d'aise
quand j'y réfléchissais.

— Je... je voudrais me marier, dis-je un
jour à mon père, et si vous y étiez consen-

tant, je prendrais pour femme... Germaine
Verlet.

— Cette petite que tu me conseillais de
louer servante à l'auberge ? Allons, tu es fou !

— C'est que je lui dois une réparation, ré-
pliquai-je maladroitement.

Et comme il me regardait, ne comprenant pas,
je lui pris les mains, le forçai à s'asseoir
et lui racontai, ce que je n'avais pas
encore fait, l'aventure du fameux lapin de
garenne fricassé par moi-même, auquel je
me gardai bien de goûter et que mes cam-
rades déclarèrent n'être qu'un vulgaire lapin
de choux...

— Brigand ! me dit-il, en riant malgré lui,
le singulier ragot que tu nous as servi là.

Il riait, il était désarmé ; j'en profitai pour
plaider ma cause et, mon éloquence amou-
reuse m'entraînant toujours, il dut m'inter-
rompre.

— Eh ! fit-il, que je la connaisse au moins,
cette petite ! Je ne regarde pas à l'argent,
mais faut-il encore qu'elle possède bien les
qualités dont tu me parles...

Je me levai et j'embrassai avec effusion
mon père, le meilleur père du monde
entier.

Un mois après, j'épousai Germaine et il y
eut, à cette occasion, un grand festin dont
on garde encore le souvenir à Mégis.

Voici longtemps de cela et bien des événe-
ments se sont passés depuis. La vieille
Lâide, qui vint demeurer chez nous, est
morte ainsi que mon père. Que Dieu ait
leurs âmes ! Nous les avons bien regrettés
et les regrettons encore.

Il nous est arrivé les premières années de
notre mariage une trinité de beaux enfants
dont l'aîné, un garçon épris de grand air et
de liberté, n'a aujourd'hui, comme moi autrefois,
qu'une passion en tête : celle de la
chasse. Mais s'il a mes goûts, il n'a point
ma maladresse et Tant-Belle, une descendante
de Tout-Beau, est joliment fière de
son maître.

Je ne lui ai jamais raconté à la suite de
quelle circonstance j'ai épousé sa mère ; ma
chère femme elle-même l'ignore encore,
mais c'est égal, je ne croyais pas me prépa-
rer un avenir si tranquille et si heureux en
tuant, un soir de méchante humeur, Pompon,
le chat du vieux Narcisse.

Statues. — Nous apprenons avec
plaisir que, sous l'initiative de l'un d'entre eux,
quelques Lausannois ont eu la
charmante et généreuse idée d'acquérir,
par le produit d'une souscription, les
deux belles et grandes statues de *Démocrite*
et de *Sophocle*, placées à l'occident
du Temple de St-François, pendant les
fêtes universitaires. Ces statues, gracieusement offertes à la Municipalité de
Lausanne, pour être placées sur la pro-
menade de Montbenon, ont été déposées
provisoirement, il y a déjà bien des jours,
dans le sous-sol du Palais-de-Justice.
Puissent-elles ne pas y rester trop long-
temps.

Montbenon est en fleurs, ses beaux
ombrages et ses pelouses sont superbes,
et nous sommes persuadés que ces
deux grands personnages de la Grèce